

suit immédiatement celui que nous venons de citer témoigne de la cordialité primitive de ses sentiments pour le médecin qui l'avait traité avec tant de succès : « La reconnaissance fut peut-être encore plus profonde de la part de ma femme, laquelle vénérât dans le Professeur Flechsig celui-là même qui lui avait rendu son mari; c'est pourquoi elle garda pendant des années sur son bureau le portrait de Flechsig » (p. 36.)

Ne sachant rien de la causation de la première maladie (qu'il serait indispensable de comprendre pour pouvoir vraiment élucider la seconde et plus grave maladie), il nous faut maintenant nous lancer à l'aventure dans l'inconnu. Nous le savons : au cours de l'incubation de la maladie (c'est-à-dire entre la nomination de Schreber, en juin 1893, et son entrée en fonction, en octobre 1893), il rêva à plusieurs reprises que sa vieille maladie nerveuse était revenue. Une autre fois, pendant un état de demi-sommeil, il eut tout à coup l'impression qu'il devait être beau d'être une femme soumise à l'accouplement. Schreber rapporte l'un immédiatement après les autres ces rêves et ce fantasme; si, à notre tour, nous les rapprochons, quant à leur contenu, nous pourrions en déduire que le souvenir de la maladie éveilla aussi celui du médecin et que l'attitude féminine manifestée dans le fantasme se rapportait dès l'origine au médecin. Ou peut-être ce rêve : « La vieille maladie est revenue », exprimait en somme cette nostalgie : « Je voudrais revoir Flechsig. » Notre ignorance du contenu psychique de la première maladie nous empêche d'aller plus loin dans ce sens. Peut-être un état de tendre attachement avait-il subsisté en Schreber à titre de reliquat de cet état morbide, attachement qui à présent — pour des raisons inconnues — s'intensifia au point de devenir une inclination érotique. Ce fantasme érotique — qui restait encore à l'écart de l'ensemble de la personnalité — fut aussitôt désavoué par la personnalité consciente de Schreber; il lui opposa une véritable « protestation mâle », pour parler comme Alfred Adler, mais pas dans le même sens que celui-ci (1). Cependant, dans la psychose grave qui éclata bientôt après, le fantasme féminin s'affirma irrésistiblement, et il n'est besoin d'amender que

(1) Adler : *Der psychische Hermaphroditismus im Leben und in der Neurose* (L'hermaphroditisme psychique dans la vie et dans la névrose), *Fortschritte der Medizin*, 1910, n° 10. D'après Adler, la protestation mâle participe à la genèse du symptôme, dans le cas présent la personne proteste contre le symptôme tout constitué.

fort peu l'imprécision paranoïde des termes employés par Schreber pour deviner que le malade craignait que le médecin lui-même n'abusât sexuellement de lui. La cause occasionnelle de cette maladie fut donc une poussée de libido homosexuelle; l'objet sur lequel cette libido se portait était sans doute dès l'origine le médecin Flechsig, et la lutte contre cette pulsion libidinale produisit le conflit générateur des phénomènes morbides.

Je m'arrête ici afin de faire face à l'orage d'attaques et d'objections que j'aurai soulevé. Quiconque connaît l'état actuel de la psychiatrie doit s'attendre au pire.

Accuser d'homosexualité un homme d'un niveau moral aussi élevé que l'ex-président de la Cour de Cassation Schreber ne constitue-t-il pas une impardonnable légèreté, un abus et une calomnie? Non, car le malade a lui-même fait connaître à l'univers le fantasme de sa transformation en femme, et il s'est mis au-dessus de toutes les susceptibilités personnelles, au nom d'un intérêt supérieur. Il nous a par suite conféré à nous-même le droit de nous occuper de ce fantasme, et le fait de l'avoir traduit en termes médicaux n'a rien ajouté à son contenu. Certes, mais le malade ne jouissait pas de sa raison quand il l'a fait, son idée de transformation en femme était une idée délirante. Nous ne l'avons pas oublié. Aussi ne nous soucions-nous que de la signification et de l'origine de cette idée morbide. Et nous en appelons à la distinction, que Schreber lui-même établit, entre Flechsig l'homme et « Flechsig l'âme ». Nous ne lui reprochons d'ailleurs rien, ni d'avoir eu des pulsions homosexuelles, ni de s'être efforcé de les refouler. Ce malade pourrait donner des leçons aux psychiâtres, car, malgré son délire, lui du moins s'efforce de ne pas confondre le monde de l'inconscient avec le monde de la réalité.

Mais, objectera-t-on encore, il n'est nulle part expressément dit que la transformation en femme que Schreber redoutait dût s'accomplir au profit de Flechsig. — C'est exact, cependant il n'est pas difficile de comprendre pourquoi une accusation aussi grave n'est pas proférée dans ces mémoires destinés à la publicité, et dans lesquels Schreber était soucieux de ne pas offenser « Flechsig l'homme ». Mais les atténuations apportées de ce fait à la manière de s'exprimer de Schreber ne vont pas jusqu'à voiler entièrement le sens réel de cette accusation. On peut soutenir que ce sens s'exprime après tout ouvertement dans un passage